

ARCHIPEL 35 ET LES FILMS DU FLEUVE PRÉSENTENT



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

L'EXERCICE

OLIVIER GOURMET
MICHEL BLANC
ZABOU BREITMAN

DE

L'ÉTAT

UN FILM DE
PIERRE SCHÖLLER



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

PRIX FIPRESCI
de la critique internationale

ARCHIPEL 35 ET LES FILMS DU FLEUVE PRÉSENTENT

L'EXERCICE

OLIVIER GOURMET
MICHEL BLANC
ZABOU BREITMAN

DE

UN FILM DE
PIERRE SCHÖELLER

L'ÉTAT

1h52 - Dolby SRD - 35mm et Jpeg 2000 - format 2.35

SORTIE LE 26 OCTOBRE 2011

DISTRIBUTION

DIAPHANA

155, rue du Faubourg Saint Antoine - 75011 Paris

Tél. : 01 53 46 66 66

diaphana@diaphana.fr

PRESSE

Marie-Christine DAMIENS

13, rue Yves Toudic - 75010 Paris

Tél. : 01 42 22 12 24

mc.damiens@wanadoo.fr

Dossier de presse et photos téléchargeables sur le site www.diaphana.fr



SYNOPSIS

Le ministre des Transports Bertrand Saint-Jean est réveillé en pleine nuit par son directeur de cabinet. Un car a basculé dans un ravin. Il y va, il n'a pas le choix.

Ainsi commence l'odyssée d'un homme d'État dans un monde toujours plus complexe et hostile. Vitesse, lutte de pouvoirs, chaos, crise économique...

Tout s'enchaîne et se percute. Une urgence chasse l'autre.

À quels sacrifices les hommes sont-ils prêts ? Jusqu'où tiendront-ils ?...

L'État dévore ceux qui le servent.



ENTRETIEN AVEC PIERRE SCHÖELLER

Pourquoi avoir choisi de raconter la vie d'un cabinet ministériel, heure par heure ?

La genèse du projet remonte à 8 ans, avant VERSAILLES. D'emblée, je voulais mettre de côté la conquête du pouvoir et les questions de politique partisane, le bal des égos, les luttes intestines, les petites phrases... pour me concentrer sur la pratique du pouvoir, l'État, à travers ceux qui l'incarnent et s'y vouent. Cette puissance du cabinet est d'abord une puissance de travail. L'enquête m'a confirmé leur côté « athlètes des dossiers » qui bossent sous une pression constante. Tout est affaire de vitesse. À aucun prix, il ne faut ralentir le ministre, mais au contraire toujours le porter et l'encourager. Le nourrir de positivité. Les collaborateurs les plus proches font un gros travail de training positif, surtout quand le patron prend un coup : « Vous avez été formidable », « C'est exactement ce qu'il fallait dire »... Cela participe de la déréalisation qui entoure les hauts responsables.

Avez-vous écrit le scénario en pensant à des acteurs en particulier ?

D'abord j'écris et ensuite je vais aux comédiens. Pour la distribution, on a beaucoup cherché. Un casting est fait de rencontres. Michel Blanc par exemple... Un directeur de cabinet, c'est un rôle

qu'il voulait jouer depuis longtemps. Ce qui l'intéressait dans le personnage, c'était sa sérénité, sa stabilité. Gilles incarne la permanence, l'autorité mais aussi les racines. Les murs et les fondations. Ce qui reste de l'État, et restera. Il est à la fois mentor, conseiller et éminence grise. Le *dircab* forme un couple avec le ministre. Ce sont deux personnages complémentaires. L'un fait l'autre, et réciproquement. Ils sont les deux faces d'une même pensée.

Et comment avez-vous choisi Olivier Gourmet pour le rôle central du ministre ?

Au scénario, le rôle était immense, et il me fallait un acteur d'exception, dans son engagement, dans sa palette émotionnelle et la simplicité humaine. Et que tout cela passe d'abord par l'incarnation, le corps. Filmer la politique, mais à condition de le faire sur les humeurs. Ce ministre, je voulais qu'il ait une implication viscérale, un ressenti. Montrer ses nausées, ses ivresses, ses coups de colère comme ses accès de tendresse. C'est toujours le corps qu'on suit. D'où l'ouverture par un rêve érotique qui se traduit par un sexe dressé. Saint-Jean bande, saigne, jouit, s'enivre, rit...

Il est dans la vie. Et pour jouer tout cela, Olivier Gourmet est le comédien parfait. Olivier rend humain un homme sous pression, presque halluciné, qui doit survivre, affronter la presse, être ferme et cruel, car il y a le combat, les duels, des coups de griffe, des humiliations, bref la vie ordinaire de la Vème... J'ai dit à Olivier : « Il faut que tu sois Marlon Brando ». Et il m'a répondu avec un rire : « D'accord mais j'ai besoin de toi ! ».

Et en plus il fallait que la combinaison du casting prenne. On a fait un pari avec Olivier et Michel, qui n'avaient jamais tourné ensemble, qui viennent de paysages cinématographiques différents. Je n'ai pas fait d'essais. Chacun était le personnage.

Et le personnage de la conseillère en communication, Pauline ? Comment s'est passée la rencontre avec Zabou Breitman ?

Zabou fut une alliée précieuse. Le scénario était dense, beaucoup de personnages, des scènes de groupe, une vitesse de récit, un flux de dialogues ponctué de moments davantage portés sur le spectaculaire. Il fallait vraiment une comédienne qui ait un sens aigu de la mise en scène pour se glisser dans la peau de Pauline. Zabou, avec beaucoup de finesse et d'humour, a su porter ce regard lucide, chirurgical sur le ministre. Elle est la seule à dire la vérité à cet homme, sa faille. D'ailleurs elle manque d'y laisser son poste...

Avec Zabou, on a beaucoup travaillé en lisant le scénario. Elle a rendu vivant certains moments trop techniques, grâce à des pures trouvailles comme par exemple le détail des bas qu'elle change dans la voiture.

Pourquoi avoir confié le rôle de Martin Kuypers, le chômeur qui devient le chauffeur du ministre, à Sylvain Deblé, un comédien non professionnel ?

Pour Kuypers, je voulais un visage que l'on n'avait jamais vu. Kuypers incarne les sentiments cachés, mêlés, parfois confus ou contradictoires qu'on éprouve envers notre classe politique. Son silence est d'abord une méfiance, une protection. Et cela devait se produire sans calcul, avec la plus grande sincérité. Si c'était joué, c'était foutu. Sylvain Deblé a été au-delà de mes espérances. Par exemple, dans la scène de rendez-vous au cabinet, Sylvain impose d'emblée sa présence face à un Michel Blanc qui, entre nous, est un sacré capteur d'image. Cette densité qu'a donnée Sylvain à Kuypers nous a tous impressionnés sur le plateau. Et puis par moments, c'était vraiment comique... Si ce chômeur concède la moindre portion de lui-même à ce ministre, il est cuit. Bouffé tout crû. Kuypers prend les 4 semaines de stage, mais pas plus. Évidemment l'histoire le contredira.



Le film n'est pas dénué de spectaculaire. C'est peu courant de voir une cascade comme celle-là. Pouvez-vous nous en dire un mot, même si vous préférez en garder la complète surprise ? Comme dit Saint-Jean, il faut « stupéfier, créer un effet de souffle » ! La scène dont vous parlez a comme une valeur de châtiment. Elle est à mettre en résonance avec une des répliques : « Le peuple est méfiant, et le peuple a toujours le droit à la méfiance puisqu'il n'a pas le pouvoir. »

Pourquoi avoir opté pour le ministère des Transports ?

L'une des premières intuitions du film, c'était un homme qui dort et que l'on réveille brutalement pour lui annoncer un accident de car, des morts, des enfants... Il passe de la tranquillité à une scène de chaos. Incarner la parole publique, apporter les premières réponses à cette tragédie, trouver les mots justes... Dès les premières minutes, le spectateur est projeté dans quelque chose de viscéral. Je crois que c'est Jospin qui racontait qu'ils avaient fait évacuer 200.000 personnes pour faire déminer une bombe enfouie, et qu'il a attendu toute la nuit pour connaître le dénouement. L'État ne dort jamais. Voilà comment Saint-Jean a hérité des Transports, à cause de cet accident de car... Par ailleurs, cela m'intéressait que le personnage du ministre ne soit pas une figure régalienne. On évite les grands questionnements de la Justice ou de l'Intérieur. On peut tout inventer avec un ministre des Transports !

Justement, aviez-vous un modèle d'homme politique en tête en écrivant le scénario ?

J'avais plutôt des anti-modèles. Je voulais éviter le cynique, ne pas faire de Saint-Jean un pur manœuvrier – d'ailleurs ceux-là ne durent pas longtemps. Éviter par ailleurs le juste qui suit un idéal, au point d'être prêt à s'éloigner des responsabilités. Je voulais ausculter un vrai animal politique, et je crois que Saint-Jean en est un. Il n'est pas là par hasard, il a un don pour le métier, même s'il a encore des choses à apprendre.

Mais la vraie difficulté, du scénario au tournage, l'obsession constante, c'était pour moi d'inventer des caractères, des personnalités politiques qui se suffisent à elles-mêmes. Saint-Jean, Gilles, Peralta, le Président...J'espère qu'ils nous font oublier un tel ou un tel. L'EXERCICE DE L'ÉTAT n'est pas un film à clefs, ni à références.

Si je comprends bien, c'est la même logique de ne pas avoir rattaché Saint-Jean à un parti clairement défini ?

Exactement. Oublions pendant 1h50 les questions de droite et de gauche. Regardons le pouvoir, ses rituels et ses humeurs la sueur, le sang, la libido. Et aussi cette permanence de l'État.

On y croise aussi notre propre rapport à la démocratie, ce divorce grandissant entre eux et nous. Au fur et à mesure du tournage, m'est venue une petite pensée récurrente, obsédante, que je gardais pour moi-même : Et oui, dans ces cabinets ministériels, ils tiennent une partie de nos vies entre leurs mains. Cela vaut peut-être le coup de s'intéresser à ce qui s'y passe.

D'où vient le principe des textos et alertes en superposition sur l'écran ?

J'aimais bien l'idée que l'écran soit phagocyté par une avalanche de mots. Comme la plupart d'entre nous, ces serviteurs de l'État subissent la même urgence, la même dépendance technologique. Le smartphone a accéléré encore plus la circulation des infos. Ces SMS qui surgissent en plein dialogue, c'est une autre image de cet omni-pouvoir du verbe. Il est constamment là. Le verbe, c'est le sang de l'État, un flux permanent.

D'autre part, un ministre ne se résume pas exactement à un homme. On fabrique à Bertrand Saint-Jean de la parole, de l'action, des positions. Et ce « on », c'est le cabinet. Il y a la figure du ministre, et l'homme qui l'incarne. Le ministre, un peu comme un masque grec, est une figure que l'on vient habiter. Le cabinet le fournit sans cesse en argumentaires. Même la ligne politique du ministre Saint-Jean est une élaboration commune entre Bertrand Saint-Jean et son fidèle Gilles. Cela peut renvoyer à des questions sur la responsabilité individuelle. Le pouvoir, que l'on voudrait réduire à la figure du chef, ne devient-il pas plus complexe, encore plus fuyant, quand on pense à ce collectif qui est derrière lui et le génère ?

Et que symbolise le rêve du début ?

Ce rêve est venu très tôt. Qu'on le souhaite ou non, la politique demeure un lieu d'hommes. Le récit allait subir cette omniprésence virile. Les figures féminines existent, mais elles gravitent autour du récit, que ce soit la femme du ministre, les collaboratrices ou la femme de Kuypers... Le rêve est comme l'annonce de cette domination masculine, par une antiphrase : cette femme nue, cette Eve, nous introduit dans le cerveau d'un homme. Qui est-elle ?... C'est peut-être Marianne, symbole de la République. Ce peut-être Saint-Jean lui-même avalé par la charge et les dorures. Ou d'une façon plus générale, la figure d'Eros, avant l'irruption de Thanatos, la mort, anticipation de l'accident de car. L'alarme inconsciente... Enfin ce prologue était pour moi une manière de poser ce qui me tenait sans doute le plus à cœur : la pratique du pouvoir est d'abord une excitation, une tension toute physique, un démon, un diable au corps avant d'être une affaire de langage. Saint-Jean, le corps qui parle, avant de savoir si on est dans le discours, le mensonge ou la vérité.

Vous présentez L'EXERCICE DE L'ÉTAT comme le deuxième volet, après VERSAILLES, d'une trilogie. En quoi consiste-t-elle ?

VERSAILLES est un film sur les privilèges, du point de vue des exclus. À contrario, L'EXERCICE DE L'ÉTAT est un film sur la figure du pouvoir, et aussi sur une certaine impuissance française du politique. On y rencontre le désamour du peuple envers ses dirigeants. L'ivresse de la fonction, et par moments la déprime du personnel politique. C'est une chose dont on parle peu, mais le malaise des membres de cabinets, qui se demandent à quoi ils servent et s'ils ne seraient pas plus utiles dans le privé, est profond. Selon moi, cette impuissance des hommes politiques repose moins sur leurs compétences que sur leur incapacité à avoir une prise sur la complexité d'un monde toujours plus rapide. Voilà pour les deux premiers volets. Quant au troisième, il devrait porter sur la Révolution française, la Terreur, 1793, mais je ne peux vous en dire beaucoup plus parce qu'il n'y a encore rien d'écrit.

FILMOGRAPHIE PIERRE SCHOELLER



Après des études de Lettres Modernes et de Cinéma, Pierre Schoeller entre à l'école Louis Lumière, section Image Cinéma.

2011 L'EXERCICE DE L'ÉTAT

2008 VERSAILLES

avec Guillaume Depardieu, Judith Chemla, Max Baissette de Malglaive
Festival de Cannes - Sélection officielle - Un Certain Regard
Deux nominations aux César (meilleur acteur et premier film)

2002 ZÉRO DÉFAUT (téléfilm)

avec Eric Elmosnino, Nade Dieu, Abdallah Moundy

1996 DEUX AMIS (court-métrage)

avec Michael Lonsdale et Jean Mercure

ENTRETIEN AVEC OLIVIER GOURMET

Comment le projet de L'EXERCICE DE L'ÉTAT est-il parvenu jusqu'à vous ?

Le producteur Denis Freyd m'a envoyé le scénario, j'étais en tournage à Lille et je me souviens l'avoir lu très vite - j'avais vu VERSAILLES que j'avais beaucoup aimé. J'ai rappelé Denis en lui disant que j'étais sous le charme du scénario et du personnage. Déjà un premier rôle, c'est passionnant, parce qu'on participe à la création du film du début à la fin. Et, comme je fais plus souvent des personnages appartenant à des classes sociales plus basses, jouer un ministre m'inquiétait et m'excitait à la fois. J'ai eu peur que leur choix dévie et qu'ils proposent le rôle à quelqu'un d'autre. Mais je n'ai pas fait d'essai et, à partir du moment où Denis m'a rappelé, c'était acquis.

Comment Pierre Schœller vous a-t-il présenté le film ?

Avant de parler d'un film politique, la première chose que Pierre m'a dite, c'est qu'il voulait tourner un film sur les humeurs. Il voyait L'EXERCICE DE L'ÉTAT comme un film sur la mafia, le milieu, la vitesse, l'adrénaline du pouvoir et la frustration. Cela confirmait mon impression à la lecture du scénario : en plus d'un film qui traite de l'intérieur de la politique avec un vrai suspense, il s'agit du portrait d'un homme. Quand je l'ai vu fini, j'ai été très content de voir que Pierre avait réussi, à partir d'un scénario très complexe, à réaliser un film aux enjeux très clairs. Pour moi, c'est vraiment du cinéma de qualité mais accessible à un large public.

Aviez-vous un modèle pour interpréter Saint-Jean ?

Pierre m'a proposé de lire *Le Coût et le goût de l'exercice du pouvoir*, l'ouvrage d'une jeune sociologue, Aude Harle, sur les cabinets ministériels. Je l'ai lu et j'y ai pioché des choses très intéressantes. Il m'a aussi conseillé de lire *Quai d'Orsay*, la bande dessinée de Christophe Blain et Abel Lanzac sur un ministre des Affaires étrangères inspiré de Dominique de Villepin.

Avez-vous côtoyé un ministre en exercice ?

Oui, j'ai demandé s'il était possible d'entrer dans le Saint des Saints et j'ai pu partager brièvement le quotidien d'un ministre en exercice. J'ai eu la possibilité de suivre Frédéric Mitterrand toute une journée. C'est toujours riche pour un acteur de sentir, d'observer et d'absorber comme une éponge. J'aime me tremper dans le jus, sans forcément poser 45 000 questions... Au Conservatoire en Belgique, on nous envoyait une journée entière observer quelqu'un avant de revenir le « rendre » sur le plateau. Je ne le fais pas pour tous les personnages que j'interprète mais dans le cas de Saint-Jean, ça me semblait nécessaire pour être crédible.



Vous êtes-vous posé la question de savoir si Saint-Jean était un ministre de droite ou de gauche ?

Ma première impression, à la lecture du scénario, était qu'il est un ministre de gauche dans un gouvernement de droite d'ouverture. Ou un centriste... J'ai demandé à Pierre, mais il ne m'a jamais répondu. Qu'on soit de gauche ou de droite, l'adrénaline du pouvoir est la même, la chimie est semblable. Dans l'enquête que Pierre m'a fait lire, la sociologue demandait aux hommes politiques de droite et de gauche quel était leur premier sentiment en découvrant les dorures de leur bureau. Tous avouent un sentiment de puissance extraordinaire. Même moi, quand on a commencé le tournage et qu'on passait devant un ministère, j'avais la chair de poule. Je me disais : « C'est la maison ! » Et la première fois que je suis entré dans le bureau, reconstitué dans un hôtel particulier, j'ai eu un frisson.

Dans une bonne partie du film, le ministre est en voiture. Cela a-t-il entravé votre liberté de jeu ?

C'est très compliqué, je n'aime pas du tout la voiture. On est confiné dans un espace restreint, le cadre est très précis et contraignant. Et, moi qui suis assez grand, je devais presque plier la tête. C'est difficile d'être naturel dans ces conditions, on n'est pas libre de ses mouvements et c'est très peu amusant. Je pense que Pierre écrira moins de scènes de voitures dans son prochain film ! Mais là, c'était inévitable. Le reste du temps, Pierre ne donne pas beaucoup d'indications. D'emblée, il laisse l'acteur se lancer avec son humeur du moment et rectifie au fur et à mesure. Il précise les intentions : plus agressif, moins agressif... C'est la façon la plus intelligente de travailler.

Le film a-t-il changé votre vision des hommes politiques ?

D'une certaine façon, oui. J'ai plus d'indulgence pour eux. On a tellement l'habitude de les traiter de pourris qu'on ne se rend pas compte de leur charge de travail, qui est énorme. Quand L'EXERCICE DE L'ÉTAT a été présenté au festival de Cannes, un critique a dit : « Le film est bien, le problème c'est Gourmet. Il défend tellement bien le ministre qu'on tombe en empathie avec lui ». Au contraire, je pense que le film est juste parce qu'il ne verse pas dans la dénonciation, il traite de la politique sans casser un homme ou un parti. Peut-être qu'il s'adresse aussi à la classe politique, afin qu'elle se rende compte à quel point elle s'est égarée dans des chimères.





ENTRETIEN AVEC MICHEL BLANC

Qu'est-ce qui vous intéressait dans le rôle de Gilles ?

Le scénario était très bon. Cela dit, si le rôle m'était apparu totalement infaisable, j'aurais dit à Pierre Schœller que je ne me sentais pas capable d'y arriver. Le personnage de Gilles était nouveau pour moi, mais c'est quelque chose que j'attendais depuis très longtemps.

Vous attendiez quoi exactement ?

Dans la comédie ou le drame, comme MONSIEUR HIRE, j'ai joué des personnages fragiles, instables, voire déséquilibrés. Jouer un directeur de cabinet, un personnage de poids, droit dans ses bottes, qui sait ce qu'il veut, qui sait où il va, qui a de fortes convictions, ça c'est un rôle dont je rêvais. Je m'ennuie si je joue toujours la même chose. Jusqu'ici j'ai essayé de ne pas me répéter, même si parfois on n'échappe pas à certaines choses.

Vous n'avez jamais douté ?

Si, bien sûr. J'ai quand même dit à Pierre que c'était de sa responsabilité de croire que je pouvais y arriver. J'ai eu la même interrogation avec deux autres films. Pour TENUE DE SOIRÉE, le rôle n'était pas écrit pour moi mais pour Bernard Giraudeau. La relation imaginée par Bertrand Blier était celle de deux beaux mâles forts, ça changeait tout avec un petit franchouillard fragile ! Je lui ai dit : « Je rêve de le jouer, mais dis-moi que tu me crois capable de le faire ». Il m'a dit oui. Même chose pour Isabelle Mergault et les producteurs de JE VOUS TROUVE TRÈS BEAU, que j'ai mis en garde : « Vous savez, moi je suis quand même hyper connoté parisien intello, en tout cas pas agriculteur. Les gens vont avoir du mal à y croire... ». En même temps, je rêvais de jouer comme Jugnot le fait magnifiquement, une émotion simple, sans deuxième degré, sans zone d'ombre. Ils m'ont fait confiance. Pierre, je lui ai fait part de mes doutes de la même manière et il m'a dit qu'il y croyait.

Comment avez-vous cerné votre personnage ?

Dans les premiers temps, j'étais un peu paumé, je tournais autour du personnage. Je ne savais jamais si j'allais dans la bonne direction. Parfois, j'étais soit trop sec, soit trop gentil. Pierre avait une idée très précise du personnage, il me disait : « Il n'est pas gentil, il est courtois. Il met les formes, pas plus. Sa bienveillance s'arrête là où commence l'intérêt supérieur de l'État ». J'ai rencontré des hommes politiques comme ça. Pierre a été très vigilant au début et, au bout de quelques scènes, j'ai compris. Surtout que l'on a commencé avec des choses pas simples comme la séquence de Malraux. Arriver à ne pas rendre inquiétant un personnage qui, après sa douche, en préparant des œufs, écoute « l'oraison funèbre » de Jean Moulin par Malraux comme on écoute une symphonie de Beethoven, c'est un vrai défi. Ne pas être ridicule, ne pas le faire passer pour un malade mental... Au contraire, faire sentir l'État. J'adore ce personnage, c'est un drôle d'oiseau.

Ne rien savoir de sa vie privée ne vous a pas dérangé ?

Quand un personnage est parfaitement écrit, il suffit de savoir lire, de ne pas être trop con et d'avoir un bon metteur en scène. Je n'ai pas demandé à Pierre s'il était marié. Gilles n'a pas le goût du pouvoir mais sa vie privée, s'il en a une, ne doit pas interférer avec son existence entièrement dédiée à l'exercice de l'État.

Avez-vous passé du temps dans un ministère pour préparer le rôle ?

On me l'a proposé, mais je n'étais pas libre à ce moment-là. Au fond, je ne regrette pas. Pierre était parfaitement renseigné, il était là pour me surveiller. Si je joue *Œdipe*, je ne vais pas tuer mon père, coucher avec ma mère et me crever les yeux. Si ça ne marche pas à tous les coups, c'est que cette méthode n'est pas bonne. Pas besoin de passer six mois dans un commissariat pour jouer un flic. Il suffit d'avoir un professionnel sur un plateau pour se faire aider. Quand j'ai joué un médecin dans *LES TÉMOINS* d'André Téchiné, j'avais une infirmière pour me montrer des gestes très techniques. J'en ai bavé pour qu'elle y croie en me voyant faire mais j'y suis parvenu.

Comment est-ce que Pierre vous a dirigé ?

Pierre n'est pas un dictateur, mais comme tous les vrais metteurs en scène, il est habité par son film. Il fait plusieurs prises quand il n'a pas ce qu'il faut, il ajoute des choses quand il en a besoin. On a l'impression qu'il prépare beaucoup mais qu'il attend d'avoir les acteurs dans le décor pour choisir ou inventer. Quand on tournait, il lui arrivait d'interrompre la prise pour changer des dossiers de place. Il a besoin de se colleter avec le concret de la scène et il a le souci du détail dans le décor ou dans le jeu. Que ce soit pour un regard ou une intention.

Gilles est la tête pensante du cabinet, il est rarement en mouvement. Est-ce difficile d'interpréter un personnage aussi statique ?

Cela me fait penser à *MONSIEUR HIRE*. Je suis quelqu'un de très mobile dans la vie mais pour le personnage, toutes les expressions devaient venir du regard. J'aime l'expression de Paul Valéry qui parle des « gênes délicieuses ». Certaines gênes stimulent et font sortir quelque chose de très fort. Gilles incarne l'État et, l'État, c'est lent, calme, précis et ferme. Donc ça ne court pas ou ne devrait pas courir - même si l'on a des preuves du contraire en période électorale, mais dans ce cas, c'est la politique qui cavale. Dans le film, Gilles court à un moment où Saint-Jean veut l'humilier. Il a fait une faute en oubliant de lui donner un dossier et Saint-Jean lui fait payer, c'est une rupture amoureuse.

Justement, que diriez-vous de votre relation avec Olivier Gourmet, avec qui vous tourniez pour la première fois ?

Le ministre est la charpente du film, on suit son ascension, mais il forme un duo avec le directeur de cabinet. Pour qu'un duo prenne, il faut qu'il soit très bien écrit - c'est toujours la même chose, les acteurs rentrent dans des chaussures qui leur permettent de courir ou pas. Je crois qu'Olivier et moi, tout en étant très différents, avons la même approche du jeu au premier degré. Et Olivier a une puissance et un charme incroyables. Quand il m'enlace et me soulève à la fin, je suis sidéré. C'est facile de jouer une réaction avec un partenaire comme lui.

Le film se termine par la dissociation du duo...

On peut l'interpréter comme un conte philosophique. Mon personnage incarne l'exercice de l'État, le ministre Saint-Jean la tension du pouvoir. Et en démocratie, ce couple est nécessaire. À la fin, d'une certaine manière, l'État se retire et la politique commence.



FICHE ARTISTIQUE

Bertrand Saint-Jean **Olivier GOURMET**
Gilles **Michel BLANC**
Pauline **Zabou BREITMAN**
Yan **Laurent STOCKER** *de la Comédie Française*
Martin Kuypers **Sylvain DEBLÉ**
Woessner **Didier BEZACE**
Le sénateur Juillet **Jacques BOUDET**
Le ministre de la Santé, Falconetti **François CHATTOT**
Séverine **Arly JOVER**
Loïk **Gaëtan VASSART**
Le Premier ministre **Eric NAGGAR**
Josépha **Anne AZOULAY**
Louis-Do **Abdelhafid MELTASI**
Le ministre du Budget, Peralta **François VINCENELLI**
Le président de la République **Stephan WOJTOWICZ**
Le journaliste de la matinale **Marc-Olivier FOGIEL**
Nemrod **Christian VAUTRIN**
Tintin **Ludovic JEVELOT**
La femme du rêve crocodile **Brigitte LO CICERO**
Kenza **Jade PHAN GIA**
Le député Prade **Brice FOURNIER**



FICHE TECHNIQUE

Réalisation **Pierre SCHÖELLER**
Scénario **Pierre SCHÖELLER**
Image **Julien HIRSCH (AFC)**
Montage **Laurence BRIAUD**
Son **Olivier HESPEL**
Mixage **Jean-Pierre LAFORCE**
Montage son **Julie BRENTA**
Cécile RANC
Casting **Aurélie GUICHARD (ARDA)**
Casting comédiens non professionnels **Béatrice SAORIN**
Décors **Jean Marc TRAN TAN BA (ADC)**
Costumes **Pascaline CHAVANNE**
Maquillage **Michelle CONSTANTINIDES**
Scripte **Bénédicte KERMADEC (LSA)**
Assistant réalisateur **Olivier COUTARD**
Régie **Michaël ERMOGENI**
Productrice exécutive Belgique **Delphine TOMSON**
Producteur exécutif **André BOUVARD**
Musique originale **Philippe SCHÖELLER**
Producteurs **Denis FREYD**
Jean-Pierre et Luc DARDENNE

Une coproduction **Archipel 35**, **Les Films du Fleuve**, **France 3 Cinéma**, **RTBF (Télévision belge)**, **Belgacom**, avec le soutien du **Centre National du Cinéma et de l'Image Animée**, de **EURIMAGES**, produit avec l'aide du **Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté Française de Belgique** et de **VOO**, avec la participation de **CANAL +**, de **CINÉ +**, de **France TÉLÉVISIONS**, en association avec les soficas **Cofinova 7** et **Soficinéma 7**, les **Région Wallonne** et **Bruxelles Capitale**, avec le soutien du **Tax shelter du Gouvernement fédéral belge**, de **Casa Kafka Pictures**, **Casa Kafka Pictures Movie Tax Shelter empowered by Dexia**, **Inver Invest**, avec le soutien au développement de **Cofinova**, de la **Procirep** et de **l'Angoa-Agicoa** et du **Programme MEDIA de l'Union Européenne**, Distribution **Diaphana Distribution**, Ventes internationales **Doc&Film International**





